

Breton d'origine et de famille, élève du collège Stanislas, il entre à l'école normale en 1845, après avoir remporté le prix d'honneur de philosophie au concours général : il en sort en 1848 avec le titre d'agrégé de philosophie dans une agrégation où il rencontre et connaît M. Renan. On voit que la molécule philosophique lui est en quelque sorte inhérente et qu'il trace de bonne heure le sillon dans lequel il moissonne de si belles récoltes. Rien en lui du révolté : jamais de défaillance, de nuits d'angoisses, il manie la truelle et non la pioche, il est architecte. Il laisse à d'autres la facile besogne du bouleversement. On l'a comparé à Jouffroy et aussi à Cousin dont il fut le familier, le Benjamin comme on dirait. La comparaison boite de plusieurs façons : le talent de M. Caro, très mesuré, équilibré, sociable, n'offre guère d'analogie avec celui de Jouffroy, si tourmenté, inégal et solitaire : d'autre part, l'éclectisme de M. Cousin est une méthode, tandis que le spiritualisme de mon auteur est une doctrine armée de pied en cap. S'il faut décidément lui trouver un précurseur, je nommerai Marie Biran dont il renouvelle le système par l'étude attentive des mœurs contemporaines.

Les dix-neuf ans de cours de philosophie à la Sorbonne, M. Caro y tient comme au principal honneur de sa vie. Il existe sur ce cours une légende parfaitement fautive comme la plupart des légendes, mais qui avait un instant paru faire son chemin plus vite que la vérité. Elle a été lancée par les envieux, répétée par les ignorants, répercutée par ces sots si nombreux qui faisaient dire à Henri Heine : il y a plus de sots que d'hommes. A les entendre, M. Caro est un philosophe pour deux, une sorte de Berquin métaphysique qui expose à ses *auditrices* des vérités de M. de la Palisse. Quand ces niaiseries-là se débitent devant moi, j'ai